

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits.

Cela peut être la [SACD](#) pour la France, la [SABAM](#) pour la Belgique, la [SSA](#) pour la Suisse, la [SACD Canada](#) pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

1 La guerriere de Lepetit Olivier

Pour demander l'autorisation à l'auteur : o.lepetit@wanadoo.fr

Durée approximative : 60 minutes

Personnages

- Nom du personnage Sandrine

Synopsis : LA GUERRIERE !

« Ils nous appellent les guerrières et c'est une description qui va bien à chacune de nous. »

C'est ainsi que se nomment les femmes atteintes du cancer du sein,... celles qui le vivent... et celles qui l'ont vaincu.

« La Guerrière » est la nouvelle création du Théâtre Déboulonné. Au-delà du plaisir, cette pièce se veut également un outil pour la prévention sur le dépistage du cancer du sein.

Sandrine a une quarantaine d'années. Il y a 10 ans, elle tombe gravement malade, c'est pour elle, le moment de faire le point sur sa vie.

Une vie qui n'a pas toujours été rose. La poisse s'acharnerait-elle sur Sandrine ? Ses amours, ses emmerdes, son amour caché pour un inconnu. Il lui faudra faire des choix, envoyer tout valser pour continuer à vivre. Savoir avec qui elle va combattre la maladie ? Sa famille, ses amis, les médecins ? ...

La guerrière est une histoire pleine d'espoir, d'amour et d'humour.

Une histoire de femme, battante, courageuse et armée.

Une histoire énergisante.

Décor : salon épuré

Costumes : contemporain

LA GUERRIERE

MON CRABE A MOI

Olivier Lepetit

Petit salon coloré. On entend une voix de femme en off.

Sandrine : Tu m'emmerdes Fabien, t'as passé la nuit à chialer, je n'ai pas dormi grâce à toi, merci.

Elle rentre sur scène, femme d'une quarantaine d'année. Plutôt maigre, elle parle à un personnage qui se trouverait dans la même pièce qu'elle.

Ah non et ne t'excuse pas, cela va encore plus m'énerver. J'ai besoin d'un homme Fabien, pas d'un mec qui chiale à tout bout de champs. Quand tu te frottes contre moi, j'ai l'impression d'avoir un kleenex humide contre moi. Ça me dégoûte ! Oui Fabien, je peux mourir, mais avec toi, c'est noyée que je vais mourir. Alors c'est décidé, je te quitte ! Tu prends tes cliques et tes claques et tu vas pleurer chez maman. Y a pas de « mais » ! Et barre-toi !

Silence. Elle s'adresse au public.

Voici comment j'ai quitté Fabien il y a dix ans après 17 ans de vie commune. Enfin, la vie commune avec Fabien, ce ne fut jamais simple, mais au début on s'aimait, après c'est devenu une vie partagée.

Il était plus vieux que moi de 10 ans et quand nous nous sommes connus, il avait déjà une petite fille de 5 ans, était séparé. Je crois que c'est son côté émotif qui m'a séduite au début. J'ai aussi aimé la vie de bohème qu'il me proposait. J'étais jeune, ça me changeait de la rigidité de mes parents. Mes parents parlaient de se séparer alors avec Fabien, j'étais bien, il me faisait rêver. Je me suis souvent posée la question : Fabien était-il l'homme de ma vie ? Je ne pense pas. Mais il m'aimait, ça j'en suis sûr. Pendant 17 ans je l'ai suivi partout, on a dû déménager 10 fois ! Plus les passages en zonzon ! J'ai accepté tout ça, c'était ma vie, elle était toute tracée et j'adhérais à l'idée de la vivre à fond, quoi qu'il arrive.

Pause. Prendre son temps, boire un verre et changer de rythme.

La guerrière

Il y a 20 ans, j'ai croisé le regard d'un gars et bordel ça a fait tilt dans ma tête. J'étais déconnectée du monde, impossible de me souvenir de mon prénom. Il s'est approché de moi, il avait l'air dans le même état, a essayé de bredouiller quelque chose. Moi j'ai fait semblant de le comprendre. Il m'a souri et il est reparti dans son coin. J'étais toute retournée, je n'avais jamais ressenti cela. Chaque fois que l'on se croisait, tout mon corps vibrail, je partais en courant dans les toilettes pour faire une séance de respiration. Il faisait un remplacement de 6 mois dans la boîte où je bossais à l'époque. C'est le temps qu'a duré cette romance cachée à l'un et à l'autre. Le dernier jour, avant de partir, il est venu dire au revoir, ma collègue de bureau a rigolé et nous a laissés seuls. On s'est regardés dans le blanc des yeux. J'espérais qu'il me saute dessus. Il m'a seulement dit qu'il allait se marier pendant l'été et qu'il était heureux de m'avoir rencontrée. Il m'a souhaité bonne route, m'a embrassée sur la joue et a quitté le bureau rapidement. Moi j'ai vécu un tsunami de l'intérieur, tout s'est retourné en moi. J'ai vite couru aux toilettes pour vomir mon 4 heures. Il m'a fallu quelques semaines pour me remettre de cela. La rumeur courait au boulot comme quoi j'étais enceinte.

Fabien est sorti de prison pour la énième fois et moi j'ai repris ma petite vie.

Juste avant ma séparation d'avec Fabien, j'étais fatiguée, irritable. Mes proches me disaient de prendre rendez-vous chez le toubib. Mais le toubib, ce n'est pas pour moi, juste bon à te donner des gouttes et du sirop. Tant d'années d'études pour en arriver là !

Un matin, en faisant ma toilette, j'ai senti une grosseur sous mon sein gauche. C'était assez gros mais pas très douloureux. Je n'ai pas flippé, j'ai enfin pris rendez-vous. Le toubib m'a auscultée des pieds à la tête, m'a posé des tonnes de questions et m'a prescrit la totale. Une biopsie, une mammographie, un scan et une prise de sang complète. Je ne pouvais rien lire sur le visage du docteur : ni inquiétude, ni sensation de mal-être. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter et d'attendre les résultats des examens.

Je n'aurais pas dû en parler à ma mère. Pour elle, c'était sûr : j'avais un cancer et j'allais mourir. Elle est devenue hystérique, elle voulait appeler toute la famille. J'ai dû me mettre en colère et lui dire que pour la veillée funèbre on allait attendre un peu. A la maison, j'ai attendu la fin du repas pour parler de mon rendez-vous à Fabien. Je lui ai expliqué que l'on devait attendre le scan, la biopsie, la mammographie et la prise de sang. Il a enfin levé les yeux de son assiette, m'a regardée quelques secondes, s'est levé, a pris sa veste au portemanteaux et a quitté l'appart. Je ne l'ai pas revu de la nuit. Il est rentré au petit matin avec 4 grammes dans chaque bras, a balbutié un «je serai toujours là pour toi bb» et s'est endormi dans le canapé. Le jour-même, je partais dormir chez ma meilleure amie, il me fallait du calme pour attendre les examens qui arrivaient 3 jours après.

La guerrière

Je me revois dans le bureau du médecin. Il a lu les résultats un par un et toujours rien sur son visage, même pas une goutte de sueur, rien de rien. Et moi j'étais là et j'attendais, je l'observais. J'entendais des enfants dans la rue, ils parlaient de vacances, un ronronnement venait du dessus, on aurait dit le bruit d'un aspirateur que l'on passe avec douceur.

Je me sentais bien, j'aurais presque pu m'assoupir. Je ne le quittais pas des yeux, il lisait et relisait les résultats. Pour moi, il n'y avait pas de suspens. J'étais malade, je le sentais. Mon corps était engourdi, mon sein gauche, de plus en plus douloureux. Tout à coup, le téléphone a sonné. Cela nous a sorti tous les deux de notre bulle. Le docteur a décroché. « Allo ? Oui, bonjour madame Ledoux. Oui je passe après 15H comme prévu. Oui, à tout à l'heure madame Ledoux. » À peine raccroché, il s'est replongé dans les résultats, toujours sans un mot, une vibration, un tremblement. J'ai tenté un « alors docteur ? ». Il a levé la tête, m'a sourit et s'est replongé dans sa lecture. Cela a duré plus d'une demi-heure sans un mot, sans un bruit, comme si le temps s'était arrêté. Moi je le savais, j'étais malade, mon corps me parlait, je la sentais, cette chose en moi.

Pause

« Bon, Sandrine, les résultats ne sont pas bons. »

Il a commencé comme ça, moi je l'écoutais, il avait une voix douce mais ferme. Pas de pitié ou de compassion chez lui et tant mieux car je crois que je ne l'aurais pas supporté.

« Au regard des résultats Sandrine, il va falloir faire vite. On va rapidement prendre rendez-vous chez le cancérologue, je lui transmets par mail déjà tous tes résultats pour gagner du temps. C'est lui qui décidera de la suite, mais je crois qu'il est urgent d'intervenir. »

Pendant qu'il parlait, je le regardais, j'avais l'impression que ses lèvres et le son de sa voix étaient décalés comme dans un mauvais doublage de film. J'ai failli rire. C'est le silence qui m'a fait revenir à moi. Le docteur m'observait et je voyais bien sur son visage qu'il attendait une réponse. Je lui ai souri et je tenté un «ok docteur ». Il m'a sourit à nouveau, s'est levé et m'a fixé un autre rendez-vous pour la fin de semaine. Il fallait que je prenne rendez-vous rapidement chez le cancérologue.

Dans la rue, un soleil magnifique, je sentais déjà la chaleur sur mon corps engourdi. J'ai regardé la rue, les gens, je me sentais légère. Par où partir ? A droite ou à gauche ? À droite vers le centre-ville ? C'était le début des soldes. Pas envie de rentrer à la maison. Plus j'avancais vers le centre-ville, plus la foule était nombreuse. Les gens étaient souriants, avaient l'air heureux. Moi je me sentais observée, comme si sur moi on pouvait lire : « attention malade ». J'ai pris mon temps, j'ai fait magasin par magasin, acheté 3 paires de chaussures, 2 pantalons, 4 jupes, un collier, 2 paires de boucles d'oreilles. Mon téléphone vibrait et vibrait encore. 44 appels en absence. Ma mère et Fabien. J'ai fait la fermeture des magasins, toujours pas envie de rentrer. Je suis passée chez mon frère et ma belle-sœur. Je leur ai tout raconté. Calmement, posément. Je me

La guerrière

souvenais de chaque détail, chaque terme employé par le médecin. Eux m'écoutaient, se tenant par la main. Tout était calme. J'ai cru voir une larme sur la joue de Pauline, ma belle-sœur. Après avoir fait mon récit complet, je me suis levé et j'ai dit « bon, il faut que je passe chez maman maintenant. » Kevin s'est levé, m'a prise dans ses bras. C'était bon et chaud. J'aurais voulu que ce moment dure plus longtemps : pouvoir rester au chaud sans parler, juste écouter le silence interrompu par la respiration de mon frère. « Tu pourras compter sur moi p'tite sœur, Pauline et moi on sera toujours là. »

Il me faisait rire quand il disait « p'tite sœur » ; j'étais plus vieille que lui mais j'étais sa p'tite sœur. J'ai quitté l'appartement sans me retourner et en serrant les dents. C'était la première fois depuis l'annonce de mon cancer que j'avais envie de crier, de hurler mon sentiment d'injustice. Bordel ! Pourquoi moi ?

Après avoir marché quelques temps dans la fraîcheur de ce début de soirée, j'ai décidé de rallumer mon portable. J'avais dépassé les 200 appels manqués et ma boîte vocale était saturée. Arrivée chez ma mère, je n'ai pas eu le temps de sonner, elle a ouvert la porte rapidement. Ses yeux étaient rouges et elle pleurait à chaudes larmes. Elle m'a prise dans ses bras et a balbutié entre deux sanglots : « Tu as le cancer, tu as le cancer » j'ai dû m'accrocher à elle pour la faire rentrer dans l'appart. « Tu as le cancer, tu as le cancer ». J'ai réussi à la faire asseoir dans le canapé. Elle pleurait comme une enfant qui aurait fait une chute dans la cour de récré et qui cherchait à être rassurée. Sa respiration était difficile. J'ai pris la bouteille d'eau sur la table et lui en ai servi un verre. Elle a pris le verre et a renversé de l'eau sur elle avant de pouvoir le mettre à sa bouche. Elle a bu le verre cul sec, a repris une grande respiration, m'a regardée et m'a dit « alors tu as le cancer ? ». Pour la première fois depuis que j'étais revenue, il y avait un silence dans l'appart. « Oui. »

Les cris et les larmes ont repris de plus belle et elle s'est écroulée dans le canapé. Je suis venue m'asseoir à côté d'elle, elle pleurait et pleurait.

Moi je lui caressais les cheveux et regardais dans le vide. « Tu vas mourir ? »

-Mais non maman, on soigne bien le cancer maintenant.

Elle m'a posé la question pendant plus de 2 heures et moi je lui ai répondu la même chose pendant plus de 2 heures sans jamais m'énerver une seule fois.

Elle a fini par s'endormir. Plus de larmes, plus de cris, plus de questions.

Mes doigts étaient tout engourdis à force de caresser ses cheveux. C'est à ce moment-là que mon autre petit frère est arrivé. Il m'a embrassée et m'a dit que Kevin lui avait tout raconté et que lui aussi, quoi qu'il arrive, serait là pour moi. Nous avons couché ma mère sur le canapé, Jessy allait passer la nuit ici. Je l'ai embrassé bien fort et j'ai pris la direction de la maison. Il était 22H. Quand je suis rentrée, la maison était calme. Pas un bruit. J'ai avancé doucement dans le couloir pour arriver jusqu'au salon. Fabien était là dans le fauteuil, des canettes de bière autour de lui et son portable dans la main droite. Je l'ai regardé longtemps, sa respiration était douce et profonde, comme un bébé qui dort sereinement. J'ai décidé de le laisser dormir, je ne me sentais plus la force de tout raconter, surtout qu'avec lui ce serait encore plus compliqué qu'avec ma

mère. J'ai éteint toutes les lumières et je suis montée dans la chambre. Une fois dans la chambre je me suis déshabillée et mise nue devant le miroir. J'ai regardé mon corps, mes jambes, mes bras, mon ventre, mes seins. Mes seins qui ne seront peut-être plus là bientôt. Allaient-ils m'enlever les deux, ou un, ou pas du tout ? Je me suis allongée sur le lit, les draps étaient frais. J'ai dû regarder le plafond pendant des heures. Sur ce plafond se dessinait tout mon passé, mon enfance, les vacances avec mes parents et mes frères. Je n'avais pas vu passer mes 30 ans et déjà toutes ses années passées avec un seul homme, c'était ridicule. Il fallait que je me sorte de ce trou noir, j'avais encore plein de belles choses à vivre.

C'est la vibration d'un portable qui m'a réveillée en sursaut. J'étais en sueur, je cherchais d'où venait ce bruit. Il était là, planté devant le lit avec son portable à la main, son portable qui vibrait. Il me regardait l'air hagard, perdu, l'enfant perdu à la plage qui attend ses parents au poste de secours. Je lui ai fait signe de venir s'asseoir sur le lit à côté de moi. Son téléphone vibrait toujours. Il est venu s'asseoir sans me quitter des yeux. « Tu vas mourir ? » furent ses premiers mots. Calmement, avec une voix posée, j'ai repris mon explication sans rien oublier, il ne m'avait toujours pas quitté des yeux. Plus j'avais dans mon récit et plus je voyais ses yeux devenir humides jusqu'à apercevoir la première larme. D'un seul coup, il s'est mis à pleurer à chaudes larmes en criant mon nom, je l'ai pris contre moi pour essayer de le calmer mais moi ça a eu l'effet de m'énerver sérieusement. Je ne savais pas comment j'allais me sortir de cette situation. Son téléphone s'est mis à vibrer de nouveau. J'ai réussi à lui prendre. C'était ma mère. J'ai laissé Fabien tomber sur le lit et j'ai décroché. Je n'ai pas eu le temps de parler. Ma mère m'a inondée de questions et cela a duré au moins 10 minutes. « Stop ! »

Silence. Ma mère s'est tue et Fabien s'est arrêté de pleurer.

« Je vais bien, c'est vous qui me fatiguez ! Je vois le cancérologue bientôt, j'ai besoin de calme et de repos alors s'il vous plait, silence, silence, silence. » J'ai raccroché, Fabien ne bougeait plus. J'ai pris la direction de la salle de bain et une longue douche chaude. Je ne pouvais pas rester ici, il allait me rendre la vie impossible. Vite prendre l'air, vivre, respirer, espérer. A la fin de ma douche, j'ai regardé mon portable par réflexe. Mon médecin avait pris rendez-vous pour moi, il me restait 48h avant de connaître mon sort.

Le plus compliqué pour moi fut d'éviter les pleureuses pendant 2 jours : ma mère, Fabien, cousins, tantes, voisines etc, etc...

Avec Florence, ma meilleure amie, on a passé ces 2 jours au lit à manger des chips et regarder des séries à la télé. Pas une seule fois on a pleuré.

Quand je suis rentrée dans le cabinet du cancérologue ils étaient deux. Je me suis dit « waouh, tout cela pour moi ! ».

C'est le petit chauve qui s'est présenté le premier. C'était le cancérologue, nous étions chez lui et il avait invité son confrère chirurgien qui allait s'occuper de moi. Le chirurgien était plus grand que le cancérologue et il avait l'air plus drôle aussi. En même temps, on ne leur demande pas d'être drôles mais efficaces. Le

cancérologue m'a répété tout ce que mon médecin m'avait dit : mes résultats pourris et qu'il fallait faire vite maintenant. Il laissa la parole au chirurgien qui me dit qu'il fallait intervenir rapidement et qu'il avait déjà pris des rendez-vous avec l'anesthésiste et le cardiologue. Je les ai regardés dans les yeux et j'ai remarqué un léger strabisme. Et là j'ai imaginé plein de choses et je suis partie dans un fou rire. Impossible de me contrôler. Le chirurgien s'est arrêté de parler et m'a fixée, ce qui a accentué son strabisme. Le cancérologue avait l'air terrifié. Ça a rendu mon fou rire encore plus dur à contrôler.

Après quelques minutes de respiration et de concentration, j'ai réussi à me calmer. Tous les deux me regardaient toujours. Petit silence. Le chirurgien a repris : «Comme je vous le disais, nous allons devoir faire l'ablation du sein gauche.»

Je le trouvais moins drôle d'un seul coup.

Le cancérologue enchaina : « ensuite nous mettrons en place le protocole pour la chimiothérapie. »

Je ne riais plus. Le petit chauve et le strabisme me regardait mais je n'avais plus envie de rire. Le cancérologue me demanda si j'avais des questions.

«Quand ?»

Le chirurgien m'annonça que mes rendez-vous étaient pour demain et qui si tout était ok, il m'opérerait le vendredi suivant, dans une semaine. Je quittais le cabinet un peu ko. Il faisait bon dehors mais les soldes étaient terminées. Comment j'allais expliquer cela ? Bordel pff.

Je suis rentrée chez Florence appeler mes frères pour leur dire la vérité et leur demander de calmer maman et surtout Fabien. Florence était encore au boulot. J'ai décidé d'aller la chercher. Comme j'étais en avance, je me suis installée à la terrasse du bistro d'en face et j'ai commandé une bière. Après 15 minutes d'attente je me suis rendue compte que mon voisin de table ne me quittait pas des yeux, enfin, je devrais dire « des seins ». J'ai cru que ses yeux allaient sortir de leur orbite. En même temps, cela faisait au moins 15 minutes que je me caressais inconsciemment le sein gauche. J'ai vite fini ma bière et je suis partie à la rencontre de Florence. Le temps était doux, nous avons décidé de rentrer à pied tranquillement, ce qui me laissa le temps de tout lui raconter.

Le lendemain fut une formalité, la machine était en route. Rendez-vous 8H30 cardio, anesthésiste, sortie 10H00. Voilà tout était prêt. Vendredi prochain, rendez-vous à l'hôpital pour l'opération. Depuis le début, pas une seule fois j'ai pensé à la mort, d'autres m'en ont parlé, mais moi je n'y pensais pas. Je savais que je n'allais pas mourir, j'allais me battre. C'est dans mon tempérament. Je n'attendais rien de personne, je ne comptais que sur moi. Je savais que Fabien et moi, on arrivait au bout de notre histoire. Mon seul doute c'était : quand lui dire ? Avant ou après l'opération ? En tout cas, j'étais prête pour le combat ! Le dimanche suivant, c'était l'anniversaire de mon père. J'appréhendais de devoir tout expliquer encore une fois à chacun. Alors j'ai pris le taureau par les cornes, j'ai tout fait pour arriver la dernière. Mais avec Fabien c'était facile, toujours le

La guerrière

dernier partout.

Et bingo, nous sommes bien arrivés les derniers.

J'ai embrassé tout le monde. Ma mère avait été invitée, elle avait encore les yeux rouges. J'ai parlé 5 minutes à mon père pour lui expliquer ma démarche, ensuite il a demandé le silence et m'a passé la parole. Je suis allée à l'essentiel : ma maladie, l'opération et la fin de mes ennuis. Et je leur ai dit que le premier qui me parlait de ça aujourd'hui serait viré un coup de pied au cul par papa. Fabien s'est mis à pleurer bruyamment. Mon frère Kevin l'a sorti rapidement. On ne l'a pas revu de la journée et c'était mieux ainsi. La semaine s'est passée tranquillement, sans effort, en douceur à part les crises d'angoisse de ma mère. Et heureusement, Fabien avait trouvé un nouveau job. Il n'était tellement pas habitué à bosser que le soir, il était très fatigué et allait se coucher sans manger. Plus le jour fatidique approchait et moins je mangeais aussi. Mes nuits étaient de plus en plus courtes.

Ce n'était pas l'opération ou ma maladie qui m'inquiétaient, c'était l'après. Comment vit-on après ? C'est quand même une partie de moi-même qui se barre et puis les seins c'est important. Déjà que j'en ai pas beaucoup, alors si en plus on me les enlève ! Et puis pourquoi cela me tombe dessus là, comme ça ? Y a pas d'antécédent dans la famille je suis la première, pourquoi moi ?

La veille de l'opération, avec Florence on a fait une après-midi ciné, trois films en suivant. Me souviens plus des films mais je me souviens qu'elle et moi, on ne s'est pas lâché les mains et qu'on a profité du temps. Le soir, j'ai appelé maman pour lui dire que j'allais bien mais que je ne voulais personne à l'hôpital le lendemain et que seule Florence donnerait des news. J'ai appelé Fabien, il n'a jamais répondu !

9h : j'étais dans cette grande chambre, assise dans le lit. Florence était assise à côté de moi. Tout était calme et doux. On m'avait déjà perfusée et j'attendais tranquillement. Je n'ai pas entendu rentrer le chirurgien et les brancardiers. Il m'a souri, m'a parlée. Je lui ai rendu son sourire mais je n'ai pas répondu car je ne l'entendais pas. Certainement les produits de la perfusion. Florence m'a pris la main, je l'ai regardée. Nous nous sommes souries. Ses yeux me disaient « à tout à l'heure mon amie »

J'ai senti le lit bouger. On me déplaçait dans la chambre. On m'a mise en position allongée. Les néons du couloir dansaient sous mes yeux. On a dû faire une pause devant l'ascenseur. Je me souviens d'une grande pièce blanche, de quelqu'un qui m'a demandé de compter, et ensuite plus rien. Un son aigu m'a transpercé les oreilles. J'ai essayé d'ouvrir les yeux mais impossible, j'avais l'impression que mes paupières étaient cousues ensemble.

Le son me dérangeait toujours. J'ai enfin ouvert un œil, le gauche. La lumière était forte. Le son venait de la droite. J'ai tourné difficilement la tête et j'ai aperçu cette machine qui faisait ce son inhumain. Il y avait une forme au fond de la pièce. Un ange ? Cet ange se déplaçait rapidement et moi je n'arrivais toujours pas à ouvrir mon deuxième œil. L'ange se dirigea vers moi et se mit à me parler

La guerrière

« Comment vous sentez-vous ? »

Envie de lui répondre « Comme quelqu'un qui vient de se faire piétiner par un troupeau de zébus en rut » mais ma langue était trop lourde, ma bouche, trop sèche. J'ai cligné simplement de l'œil ouvert. L'ange m'a dit que si tout allait bien, dans une petite heure je serais dans mon lit. C'était bien un ange.

C'est un autre son qui m'a fait ouvrir à nouveau les yeux. Cette fois-ci, pas de problème pour les ouvrir. Plus de lumière forte, de la douceur et cette voix connue que j'entendais à côté de moi. C'était Florence. Elle parlait au téléphone : « Oui, tout va bien, tout s'est bien passé. Bon, je vous laisse, elle se réveille ».

Je remets tout en place : l'opération, l'hôpital. Florence m'a regardée, m'a sourit et m'a demandé « ça va ? »

J'ai réussi à lui répondre un petit « oui » et j'ai refermé les yeux. J'étais fatiguée. Le chirurgien est passé un peu plus tard. Il a essayé de m'expliquer mais je ne comprenais rien, alors il m'a dit qu'il repasserait demain matin mais que pour l'instant, je devais m'occuper de moi et seulement de moi. J'ai passé le reste du temps à partir et revenir dans un sommeil profond. Chaque fois que j'ouvrais les yeux, Florence était là et cela me rassurait. Le lendemain matin, c'est une douleur qui m'a réveillée, une douleur pointue et aigue venant de mon côté gauche. Ça partait du sein gauche et ça allait jusqu'au milieu du bras gauche. Bordel, j'espérais que cela n'allait pas durer trop longtemps cette satanée douleur, sinon il allait entendre parler du pays, le toubib !

Suite et fin o.lepetit@wanadoo.fr merci